

XYZ. La revue de la nouvelle

On verra pour demain

François Lapointe



Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, F. (1998). On verra pour demain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 48–50.

On verra pour demain

François Lapointe

Lui, il est à ses pensées. Elle, elle sourit sur le lit. Tous deux presque nus. Une serviette humide dissimule son désir assouvi, un chemisier froissé couvre ses rondeurs. Son stylo bille glisse sur les pages d'un carnet, distraitement. Ils sont las, mais heureux : ensemble.

L'homme travaille dans un grand bureau du centre-ville. Sa compagne gère un établissement hôtelier, un restaurant, un hôtel, ou elle est coiffeuse, mannequin peut-être, il n'en sait rien, n'a pas demandé, l'ignore complètement. Elle n'a pas tenu à connaître son emploi du temps, cela n'a pas d'importance, si peu, surtout pas maintenant.

Petit de taille, pas trop tout de même, ni gros ni maigre, il porte bien son poids d'homme mûr sans remplir son complet gris. Elle, jeune et belle, dans la vingtaine ? Ni plus ni moins. Brune de corps par son bronzage ; ses cheveux noirs, ses yeux bleus, son sourire. Ses lèvres charnues, l'opulence de sa poitrine, la rondeur de ses hanches, l'attirent et l'envoûtent. Possession éphémère, temporaire, illusoire. Il ne sait que penser, suivre la vague, dériver dans le courant, mieux vaut laisser faire, on verra pour demain.

La rencontre, dans un bar, un coin anonyme. Là où il ne se trouve personne, puisqu'ils dansent tous, rient et boivent. Elle sirotait un pernod, il oubliait son scotch, un regard, un soupir, je ne sais pas, oserais-je ?

Leurs yeux se sont croisés, l'instant d'une politesse. Un sourire, puis un rire, une blague, bonsoir ça va ? Très bien, vous ? Vous êtes seule ? Plus maintenant, vous êtes là. Vous prenez un pernod. Garçon, un autre, puis un autre. Vous aimez ? Oui, c'est bon, beaucoup mieux qu'un scotch, seul dans son coin. Encore

un sourire, un long silence et un clin d'œil. Vous sortez toujours seule ? Je ne sors jamais, plutôt rarement. Moi non plus, sinon au fond, là où il n'y a personne. Personne d'autre ? Sinon vous.

Moment de silence, suivi d'un regard fuyant. Oui, elle rougit, il fait du charme. Ils sont là, hésitants, ils n'ont pas l'habitude, ne connaissent que l'échec. Vous êtes du coin ? Le refrain coutumier. Oui, non, plus ou moins, vous c'est pareil ? Intéressant. On parle, on parle, le temps passe, qu'importent les heures, personne ne nous attend.

Les minutes s'évadent, les heures glissent, se découvrir en une nuit. Oui je veux bien, si vous y tenez. Allons, un arrêt sur mon chemin, c'est juste à côté. Ne prenez pas à droite, oui la bonne maison, la bonne adresse. Je ne rentre pas chez moi, j'y serai seule, vous aussi ? Continuez, plus loin à gauche, prenez cette ruelle. Il y a un parc, si vous voulez, marchons.

Ses yeux vifs atteignent le cœur de l'homme. Quelques pas en silence, quelques mots, quelques pas. Le parc est loin derrière, et la ville de nouveau. Le calme dans la nuit, une enseigne, puis une autre. Un baiser, un premier, timide sous les néons, un hôtel ? Pourquoi pas.

La réceptionniste qui bâille, les marches rouges, le tapis. Le garçon ne porte rien, sinon les manteaux, les clés. L'homme donne une pièce, l'autre s'esquive discrètement, merci monsieur. On ouvre, on ferme, on s'enlace tendrement. Elle est douce, lui, fougueux dans leur fougue, hésitant, mais certain. Pas de mots, des soupirs, une musique de baisers et de gémissements. Plus tard, elle s'endort contre sa poitrine, il ronfle déjà, rêve.

Il s'éveille le premier, sourit, la regarde, content, se sent bien, sachant pourtant que c'est la fin. Une douche rapide, de nouveau un regard : le sommeil décuple la grâce de sa beauté. Assis dans un fauteuil, couvert de sa serviette mouillée, son calepin et sa plume, il tourne la page pour gribouiller.

Elle s'éveille en sourire, enfile un chemisier, se recouche et attend. Il revient vers elle, la regarde lui faire signe, non ça va, voilà ton argent. Offre-moi tes services plus souvent.

Quelques paroles en enfilant sa veste. Elle reste encore, la chambre est payée. Voilà le scénario de notre prochaine rencontre. En attendant, prends soin de toi. Il part heureux, elle gagne sa vie. Une cigarette, bon Dieu ! Pour reprendre courage ! En attendant une rencontre, une autre, la vraie vie, sans dollars ni scénarios, un train qui passe dans la nuit, un instant de bonheur, et c'est parfait.